

En croisade contre les croisés
Meurtre à Byzance de Julia Kristeva, Fayard, 372 p.

Mélanie Gleize

Number 201, March–April 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gleize, M. (2005). En croisade contre les croisés / *Meurtre à Byzance* de Julia Kristeva, Fayard, 372 p. *Spirale*, (201), 48–49.

EN CROISADE CONTRE LES CROISÉS

MEURTRE À BYZANCE de Julia Kristeva
Fayard, 372 p.

IL FAUT AVOIR lu l'œuvre théorique de la psychanalyste Julia Kristeva pour apprécier pleinement ses romans puisque, sur le même mode que les essais portant sur la mélancolie, les nouvelles maladies de l'âme ou l'étrangeté, les récits policiers que l'intellectuelle trame parallèlement à ses élaborations plus conscientes font s'épanouir en paradoxes une pensée très conceptuelle et autoréflexive dont la structure semble énervée par elle-même. On ne saurait goûter à ce jeu d'ouverture qui fait pencher le polar kristévien dans un genre fictionnel hybride, puisque très érudit, voire trop « théorique » et abondamment autobiographique, si l'on n'est pas sensible à son pendant théorique fait d'ambivalence, de littérarité, d'incertitude et d'ouverture. On aura compris l'avertissement aux puristes : à la théorie psychanalytique littéraire et débridée correspond le roman policier historique et conceptuel.

Bienvenue, en revanche, aux amateurs de l'étrangeté radicale et sublime de Kristeva : *Meurtre à Byzance*, qui complète une sorte de trilogie entamée avec *Le vieil homme et les loups* et *Possessions*, est à la hauteur de sa réputation, provoquant adeptes inconditionnels et détracteurs radicaux. Comme pour les deux précédents, une douleur intime est à la source de l'écriture de ce roman. Si la mort du père de Kristeva était prétexte à une histoire sur l'assassinat d'un vieil homme (le meurtre du père), et si les difficultés maternelles de la psychanalyste avaient engendré le récit d'une mère décapitée (le meurtre de la mère), ici, c'est le décès de la mère de Kristeva qui provoque cette épopée aux confins des origines d'un monde où sévit le crime généralisé d'un *serial killer* (la pulsion de mort en général). Le drame personnel est donc encore une fois, chez Kristeva, prétexte à un traitement plus ludique mais finalement tout aussi profond et alambiqué des questions cruciales de deuil et de résurrection.

La première croisade

Nous voilà revenus à Santa-Barbara, pays sans frontière où règne la barbarie, avec l'inspecteur Rilsky, son associé Popov et Stéphanie Delacour, journaliste parisienne et narratrice occasionnelle mais privilégiée du roman. Stéphanie, devenue maîtresse de Rilsky et mère adoptive de Jerry, l'orphelin mutique du roman *Posses-*

sions — on note l'évolution psychologique de la narratrice et donc du point de vue qui domine l'ouvrage —, mène l'enquête dans ce roman « analytico-policier » qui cache mal, à un premier niveau de lecture, la symbolisation des structures psychanalytiques chères à Julia Kristeva. Toute la narration repose en effet sur la dichotomie de Santa-Barbara et de Byzance, sur une opposition globale entre un monde décadent fait de corruption, de médiocrité et de superficialité — sorte d'inconscient sans morale où tout est permis —, et un autre, celui idéalisé des ancêtres kristéviens, fait de raffinement, de style, de foi, de créativité, d'écriture, bref un monde de valeurs, celui du « surmoi » freudien. D'un côté, un tueur en série qui s'acharne à purifier une société décadente dont il est la réponse logique, de l'autre, Anne Comnène, princesse byzantine, historienne de la première croisade et première intellectuelle moderne, porte-parole du raffinement byzantin. Entre ces deux univers, très empreints d'éléments autobiographiques et d'actualité dans le premier cas, d'éléments imaginaires et mythiques dans le second cas — si l'on pense aux origines bulgares de Kristeva —, l'historien Sebastian Chrest-Jones, bâtard en quête d'origine, refait les croisades à l'envers, jusqu'en Bulgarie et au Puy-en-Velay, sur les traces d'un ancêtre secrètement amoureux d'Anne Comnène, croisé ayant renoncé aux croisades et épousé une Byzantine. Celui dont le nom signifie « croix », comme Kristeva en bulgare, opère symboliquement le lien, pareillement à son ancêtre, entre Santa-Barbara et Byzance. Il représente le compromis entre la barbarie et la civilisation, le « ça » et le « surmoi », la pulsion de mort et la pulsion de vie, les passages à l'acte irréflectés et la symbolisation mesurée. L'analyse rationnelle et distanciée, prise en charge par nos deux enquêteurs amants que sont Rilsky, l'humaniste pragmatique, et Stéphanie, l'électron libre du milieu journalistique, semble valoriser cet équilibre parfait que représente Chrest-Jones entre réel et symbolique. Dans cette première version d'une « première croisade » kristévienne contre les illusions de la conscience, le croisé « inversé » Sebastian cristallise tous les compromis valorisés par la psychanalyse. Il représente la maturité psychologique, une certaine renaissance : « *Sebastian, c'est l'homme arrivé à ses fins, à sa fin.* »

La deuxième croisade

Pourtant, l'isotopie psychanalytique qui traverse indéniablement *Meurtre à Byzance*, et qui implique déjà une vision non conformiste du monde, se voit déconstruite au fil des chapitres soucieux de révéler une vérité plus vraie encore que celle de l'inconscient et de la théorie rationalisant l'irrationnel. Une deuxième croisade kristévienne contre les apparences se joue à travers diverses ambivalences du roman, donnant à percevoir l'épaisseur d'une réalité insaisissable une fois pour toutes par la théorie ou par quelque écriture de facture traditionnelle. Les personnages sont tous doubles. Le positif et le négatif se côtoient chez chacun puisque le purificateur remplit une fonction sociale éthique, nous dit le narrateur. Rilsky, « *le gardien de la loi* » s'avoue être son double, son frère; les victimes, membres de la secte du Nouveau Panthéon s'avèrent être aussi des criminels; Chrest-Jones, symbole de la recherche intellectuelle, est aussi le meurtrier d'une femme et de son enfant; Anne Comnène s'éprend d'un croisé et Ébrard, le croisé, abandonne sa croisade; et enfin, Stéphanie, protagoniste de l'analyse pondérée et rationnelle du roman, couve une sombre passion pour un enfant handicapé qui la conduit dans l'univers trouble et comateux sous-jacent au langage articulé. Rien de bien coupé au couteau chez ces personnages qui sont liés en outre par des parentés douteuses : le tueur en série est frère jumeau de la victime innocente de Sebastian, l'inspecteur Rilsky est le neveu du criminel Chrest-Jones, ce dernier est le descendant du croisé pacifique Ébrard.

Le blanc, le noir, le bien, le mal, les bourreaux et les victimes sont ainsi déconstruits au cœur de ce voyage formidable auquel nous invite Kristeva entre le monde actuel fait de 11 septembre, de Saddam Hussein et de George Bush que l'auteur ne se prive pas d'évoquer, le monde historique des croisades et de Byzance, et le monde fictif qui tente de les réunir dans une supra-structure sémantique à déchiffrer pour une vision plus poussée de notre réalité. Mais que déchiffrer lorsque même Santa-Barbara et Byzance finissent par se confondre? Quand le XI^e siècle est comparé au XXI^e siècle pour son caractère décadent et mutant? La mystérieuse et transcendante Byzance (« *Ma*

Byzance à moi est couleur du temps, ne la cherchez pas sur la carte », ce lieu imaginaire mythique qui, en s'opposant à Santa-Barbara la réelle, permet sans doute la symbolisation kristévienne, se noie dans la confusion de ses caractéristiques. La positivité du récit apparent s'effondre alors dans les sables mouvants des confusions sémantiques qui n'opposent plus les deux espaces tantôt déterminés géographiquement, tantôt non localisables de Santa-Barbara et Byzance. Car si Santa-Barbara est un lieu de corruption, de superficialité et de médiocrité, comment peut-elle aussi faire naître des fous d'absolu et de Dieu, des barbares, des croisés, des purificateurs et des terroristes? Si elle est finalement le lieu de tous les extrémismes, comment peut-elle s'opposer à une Byzance pure de toute compromission? C'est précisément sur cette crête où raffinement conceptuel et pensée paradoxale se confondent que Kristeva nous perd et nous retrouve, d'ouvrage en ouvrage. Le fait est que nous oscillons constamment, dans ce roman, entre valorisation de Byzance par opposition à Santa-Barbara, et apologie de leur compromis dans une confrontation où elles perdent leur caractère distinct. Et cela, jusqu'à ce que ce compromis soit lui-même récusé dans une chasse sans fin des appartenances idéologiques et formelles qui fait la marque la plus certaine de l'écriture kristévienne.

La purification par l'écriture

Les notions d'origine, d'identité et d'étranger, qui constituent le cœur de ce roman des croisades, n'échappent pas à cet « épiluchage » infini et confondant des apparences. L'identité est une illusion d'étranger qui conduit à tous les fondamentalismes, apprend-on dans ce roman avant d'y lire paradoxalement une révolte contre la génération d'artifice et de semblant, cette dernière cachant mal une croyance en l'authenticité, la vieille passion kristévienne pour une vérité originare et pure d'avant le compromis verbal : « *Ma Byzance fait tout simplement signe vers l'innommable ou ce qu'il vous plaît de ne pas révéler.* » Quant à la « Mère », personnage central de toute la théorie de Kristeva et destinataire implicite de ce roman qui en fait le deuil — on relève un passage bouleversant de sensibilité sur la mort de la mère de Stéphanie, au cœur de ce roman par ailleurs « cérébral » —, et qui se concentre sur des figures féminines idéalisées telles que la Vierge Marie et Anne Comnène, on serait bien en peine de déterminer au fil de la lecture si son idéalisation est nécessaire et salvatrice ou au contraire si elle ne constitue qu'une dépendance morbide et dangereuse à une nouvelle et primaire illusion. Les hommes apparemment forts, comme Bush, Hussein, Sharon, sont en réalité faibles car dépendants d'une mère, nous dit une narratrice tisseuse d'analogies brutales. Mais de quelle mère s'agit-il? D'une mère réelle ou fictive? D'une illusion originare dangereuse ou d'un idéal sublimé et

civilisateur? On ne sait plus vraiment, dans ce monde où les faibles sont forts et les forts sont faibles, où la gauche et la droite s'indiffèrent, où les croisés rêvent de Byzance et les purificateurs haïssent les terroristes. La propre pensée de l'auteur s'énerve dans cette semi-fiction où même les théories psychanalytiques sont tournées en ridicule et où Julia Kristeva fait elle aussi figure de personnage aux théories douteuses. Que dire d'une Kristeva qui écrit : « *Voilà ce qu'avancent quelques psy à Paris, avec Julia Kristeva, mais c'est loin de faire l'unanimité, la foi est bien plus retorse que ne l'imaginent les successeurs du D^r Freud* »? Et que penser d'un auteur qui fait dire à sa narratrice que tout



Marie-Claude Bouthillier, *Tête bleue*, 2002, acrylique sur papier, 48 × 78 cm.

le monde se soucie de l'absence des pères mais personne de l'absence des mères, alors qu'elle-même est connue pour être une grande théoricienne du matricide?

On adopterait bien la ligne de fuite de l'historien des croisades, qualifié de « pacificateur » par opposition au tueur « purificateur », symbole sans doute de la solution française dans la « croisade » d'Irak actuelle, largement évoquée, s'il n'était finalement décrit comme « *irréaliste, élitiste, byzantin* ». Le refuge de Stéphanie dans l'ironie nous apaiserait alors de toutes ces déconstructions idéologiques et psychologiques. Sa posture « *transversale à toute appartenance* » pourrait nous tenir lieu de salut. Mais il faudrait alors occulter l'idée que ce « *salutaire pluralisme se réduit à une féroce lutte de clans et en lavages de cerveaux montés en diktats* ». Il ne faudrait pas regarder de trop près non plus cette voie éthique de la compréhension qu'elle associe à la France après avoir démoli l'esprit du roman français contemporain et de tous les mouvements littéraires qui l'entoure. Ni trop

discuter de la pertinence de cet esprit français baroque, et non révolutionnaire, qui consiste à se savoir inessentiel, à être illusionniste dans une société décriée pour sa facticité.

Finalement, dans un monde où les tueurs en série se succèdent et où ils sont aussi bien Chinois, musulmans, Santa-Barbarois, antimondialistes, farceurs ou post-situationnistes; dans un univers cyclique où l'espace et le temps de l'histoire vont jusqu'à disparaître, Julia Kristeva nous invite au temps d'une écriture ultime, intime échappatoire aux récupérations morbides. Tout y passe dans cette croisade contre tous les croisés, dans cette croisade contre nos convictions même les plus modernes, sauf peut-être l'écrit qui procède à cette épuration infinie rappelant, sur un mode raffiné, le travail du tueur en série. Pas le roman, qui semble parvenu au bout de ses innovations, ni le polar, « *refuge de l'apocalypse pour classes moyennes* », mais plutôt « *un genre mineur, hybride, pas possible, pas même visible peut-être* », une enquête infinie, une énigme.

La leçon ultime de *Meurtre à Byzance*, s'il en est une autre que sa propre déconstruction, est en fin de compte celle de l'écriture sans normes et sans cadre générique de la non-issu, de l'univers paradoxal et kaléidoscopique où « *je me rejoins telle que je ne veux pas me connaître* », là où l'analyse persiste à analyser ce qui échappe à l'analyse, où le dévoilement de la méprise inhérente au langage courant fait renaître la foi en une authenticité sous-jacente. Nous sommes invités à ne pas nous formaliser de la précarité des nuances ultimes — résultant de ce procès autoréflexif radical contre la langue qui en propose la logique — entre le radical et le pur, par exemple, la dérision et l'ironie, alors que cette dernière « *vous guide en vous élevant vers le vrai qui ne peut se dire* ». Nous sommes conviés au raffinement intellectuel et paradoxal d'une pensée aiguisée contre elle-même, dans une mise en abyme nietzschéenne de questions portant sur des questions, dans la chasse sans fin des origines et la purification infinie des faux-semblants mêmes de l'écriture. Julia Kristeva termine son roman sur l'idée de « *passage* », ainsi que par l'expression « *je me voyage* », alors qu'elle vient de déconstruire pour nous jusqu'aux notions de temps et d'espace. Voilà un paradoxe de plus à assumer pour entrevoir l'infini d'une histoire parlant d'une infinie purification. Ce que nous expérimentons, en dernier lieu, c'est bien l'infini de son écriture purificatrice d'illusions, la croisade littéraire par excellence, le jeu interminable du verbe, ses passes, ses leurres, ses crimes, ses énervements et recommencements... Jusqu'au silence, peut-être, héritage dernier d'une mère peu loquace mais réelle, enfin reconnue dans ces lignes; révolution jamais empruntée, négativité en contrepoint de laquelle tout le reste s'est joué pourtant et qui méritait bien ici un grand merci.

Mélanie Gleize